

**YVES
CHARNET**

Lettres à
Juan Bautista

LA TABLE RONDE



LETTRES
À BAUTISTA

DU MÊME AUTEUR

Proses du fils, Postface de Jacques Borel, La Table Ronde, 1993.

Rien, la vie, La Table Ronde, 1994.

Cœur furieux, La Table Ronde, 1998.

Mon amour, La Table Ronde, 2001.

Proses du fils, Édition revue et corrigée, Préface de Denis Podalydès, La Table Ronde, coll. « La Petite Vermillon », n° 167, 2002.

Petite chambre, La Table Ronde, 2005.

YVES CHARNET

LETTRES
À BAUTISTA



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2008.
ISBN 978-2-7103-3030-1.

Paseo

Je recopie pour vous le dernier paragraphe de la note sur Rafaelillo, que Paulhan a dû couper, pour des raisons – je pense – de mise en pages :

« Ainsi, le garçon frêle qui ressemblait aux saltimbanques et autres êtres maudits des premières époques de la peinture de Picasso, le garçon frêle aux yeux en lame de couteaux et au sourire bénin d'infirmes donne à qui veut regarder une leçon de grandeur : rien ne peut être valable que ce qui s'opère sans tricherie, ce qu'on fait de toute volonté et de tout cœur, domptant la matière mise en œuvre comme doit se dompter un taureau, avant la décisive estocade. »

Excusez-moi de la triste habitude que je prends, sous couvert de tauromachie, de toujours parler de moi-même, et croyez à toute mon amitié !

*Michel Leiris, Lettre à André Castel
(11 janvier 1939).*

Une circonstance de la Feria de Séville se trouve être à l'origine de ce texte. Le 1^{er} mai 1954, dernier jour des courses, pendant lesquelles aucun taureau n'avait été dédié,

Damaso Gomez me fit l'honneur du sien. Je devais apprendre le lendemain que Domingo Ortega projetait, la veille, de me dédier une de ses bêtes, mais qu'il ne l'avait pas fait, ne la jugeant pas digne d'être offerte. Voilà le style espagnol. Et, du reste, Gomez ne rendait pas hommage à un étranger de marque, mais à un poète, déposait instinctivement, entre les mains du poète, avec sa montera, son étoile de chance ou de malchance. Responsabilité redoutable que je n'avais pas ressentie lorsque deux autres taureaux me furent dédiés à Barcelone et qui allait soulever en moi une vague de sentiments insolites.

Afin de rendre compréhensible aux quelques lecteurs qui veulent bien me suivre ce qui advint le 1^{er} mai 1954 aux arènes de Séville, il est indispensable, non pas de me vanter de quelque privilège, mais, au contraire, de souligner une faculté de non-moi que je possède, une aptitude à devenir le spectacle auquel j'assiste, au point de n'exister plus que par rapport à ce spectacle, que dis-je, par anéantissement total d'un moi ne donnant le change (ne simulant une présence) que par le phénomène d'automatisme qu'on observe chez le bétail décapité des abattoirs.

Jean Cocteau,
La Corrida du 1^{er} Mai.

Quand Juan Belmonte parlait, un léger bégaiement donnait à ses phrases un sens plus court et plus serré, comme s'il toréait. Il parlait, ai-je dit une fois, par demi-véroniques ou par esquives. Et parfois même, en parlant, il faisait des moulinets. Je l'ignorais lorsque, me référant à ses pas courts pour approcher le taureau, j'écrivis dans mon Art de birlibirloque

qu'il avait « inventé une façon bègue de toréer comme Azorin d'écrire ». Sa façon de s'exprimer dans le toreo, de se draper dans son propre sentiment, en un mot, dans son style, était bien telle qu'elle pouvait paraître coupée ou entrecoupée par l'émotion. Il a admirablement défini son style, si personnel :

« Pour moi – nous dit Belmonte dans l'admirable récit qu'il a fait de sa vie toréante et que son "évangéliste" Chavez Nogales a transcrit avec une extraordinaire fidélité – en dehors des questions techniques, le plus important dans le combat, quels que soient les termes en lesquels on le pose, c'est l'accent personnel qu'y met le combattant. C'est-à-dire le style. Le style, c'est aussi le torero. On torée comme on est. Voilà l'important : que l'émotion intime dépasse le jeu du combat, qu'au terme d'un enchaînement de belle facture les larmes viennent aux yeux du torero ou qu'il ait ce sourire de béatitude, de plénitude spirituelle, que l'homme éprouve chaque fois que l'exercice de son art, le sien propre, le plus infime, le plus modeste soit-il, lui fait sentir le coup de la Divinité. »

*José Bergamin,
La Solitude sonore du toreo.*

I

Le ravisement de Séville

Quelle folie.

Vous pratiquez un art analphabète. Un art sans œuvre.

Vous pratiquez un art magique. Un art hors de soi.

Vous avez troqué votre identité contre l'éclat étourdissant d'un instant. Vous dilatez votre existence. La stylisez. Au risque d'une blessure absurde.

Vous pratiquez stoïquement un art de ce que jamais on ne verra deux fois. Vous improvisez en secret cette cérémonie dansée. Cette cérémonie de la mort.

Il n'y a que les trapézistes et les dompteurs pour apprivoiser aussi paradoxalement la peur. S'arranger ainsi du danger.

Votre art tient de ces deux sports. Plus une énigme. Dont je voudrais, vous écrivant ces lettres, m'approcher. Un peu.

Jean-Baptiste.

J'ouvre un carnet pour vous. Un carnet rouge. Pour, vers, avec vous. Je ne sais pas parler autrement.

Je me retire, pour vous écrire, dans mon carnet d'ivoire. Comme un petit romantique dans sa tour.

Vous endossez, pour donner la mort, un costume de pantin. Cette pacotille de clown funèbre remue jusque dans vos pupilles.

Pupilles que, en piste, vous remuez à peine. Ce je-ne-sais-quoi de fixe dans votre regard. De buté.

Vous pratiquez héroïquement ce ralenti propre à la beauté. Faites brusquement rimer votre prose en gestes.

Illumination saccadée.

Vous avez l'âme à même la peau. Les nerfs à vif.

Vous pensez de tout votre corps. Par tous vos gestes. Tout votre souffle.

Vous inventez un usage de la vie plus passionnant que la vie.

« *Toro ! Toro !* »

Une injonction silencieuse.

Vous n'avez pas d'autre voix.

Pas d'autre choix que de paraître ce que vous êtes.

Vous êtes *torero*. Vous, Juan B.

À chacun sa ballade de l'impossible.

Il n'y a pas de mauvais commencement.

Le 14 avril 1999 j'ai pénétré dans un autre monde.

Renaissance en fin d'après-midi. Je venais d'avoir trente-sept ans. Presque vingt de plus que Jean-Baptiste. Je ne connaissais pas son histoire. Même pas son prénom.

J'ignorais tout de la *corrida*. De sa philosophie. De ses valeurs. De son art.

(J'avais même oublié – lucarne d'une enfance noire et noire – les vachettes d'*Intervilles*. Me revenait vaguement en mémoire une rengaine de Brel. « Les *toros* s'ennuient le dimanche. » Comme les enfants dans la chanson de Trenet. « Le dimanche les enfants s'ennuient. »)

L'ignorance est un métier. Un métier impossible. C'est le mien.

Je suis professeur. Parleur debout devant la jeunesse assise. La littérature, sinon rien.

Donc j'accompagnais d'autres gosses, au sud du sud de l'Andalousie. Mes élèves. Un voyage, comme on dit, culturel et linguistique. Il n'y a pas de sot métier.

La nausée me vint, à Séville, de nos visites formatées.
Monuments transformés en marchandises culturelles.
Toutes les muses sont muséifiées. Tout pour le tourisme.

Un élève m'apprit.

Il y aurait, le soir même, une course de *toros*.

Nous étions en pleine *feria* d'avril. Nous ne le savions même pas. Vraie naïveté.

Nous nous mîmes en quête de la *plaza de toros*.
Fûmes surpris que le taxi parût savoir. Lieu farfelu, probablement.

Ébahis,

nous nous présentâmes à la *taquilla*.

Ma fierté fébrile à nous payer de bonnes places.
Miracle. Il en restait.

Des Gitans m'ont appris depuis comment on se ruine. À la revente.

Ce fut comme une résurrection.

Le 14 avril 1999, en fin d'après-midi.

L'ombre achevait de noircir la couleur orange du soleil. La nuit commençait à tomber sur Séville. L'éclat que les projecteurs soudain allumés donnaient au sable – bête et homme s'affrontaient en rouge et noir – me suffoqua.

J'écoutai jouer la musique de la Maestranza.

Je changeai d'univers. Retrouvai une autre peau.
Une peau plus ancienne que la mienne. Plus ancestrale.
Une peau plus au sud.

Mon hystérie n'en était pas à son premier virage. Ni ma peau à sa première mue.

Tout ce que je savais de ma vie
tomba. Brusquement. J'étais devenu ce sujet
abattu. Ce sujet nu.
Jusqu'à l'os.

Je ne suis pas sorti de la Maestranza. Pas sorti de la *corrida* du 14 avril.

Toujours pas.

C'est à cet événement minuscule que je dois ma rencontre avec Jean-Baptiste.

Mon enquête en forme de quête. Pour chercher quoi ?

Je compose des proses
en zigzags. Des proses
hors sujet. Des carnets
de déroute. Un autoportrait
en *torero*.

J'écris ces lignes entre Blagnac et Orly.

Des années plus tard.

Je repense à Séville dans cette navette d'Air France. J'aime ce mauve qui donne, en hiver, sa couleur mélancolique au sol vu par l'ovale du hublot. Très peu de bleu résiste encore au gris. Souligné de jaune et d'orange, l'azur. Juste une trace.

En avril prochain, il y aura bientôt cinq ans de ce ravissement de Séville.

J'ai toujours l'affiche dans mon bureau. Son mauvais goût m'épate encore.

J'avais acheté ce fétiche à la sortie des arènes. Il n'y a pas de première fois.

La beauté jusque dans mourir. Où donc avais-je déjà vu ça ? Cette extase rouge.

Je n'ai pas très envie de me réveiller d'une hypnose aussi primitive.

J'ai peur de devenir vieux. Comme ces épaves avec rêves en rade.

Ces adultes qui, depuis belle lurette, ont perdu de vue leurs bulles de savon. Les fantaisies du merveilleux. Fabuleuses extravagances.

Il y a, parmi les gens de mon âge, beaucoup de refoulés de l'étonnement. Beaucoup trop.

L'aficion !

Comme une enfance en plus. Dernière peluche, premier ballon.

L'aficion ?

Jean-Baptiste l'a perdue. (L'illusion, comme il dit.)

Jean-Baptiste a communiqué, voilà six mois, sa décision de se retirer du *toreo*.

Des *corridas*, des corridors.

Une vocation. On ne retrouve jamais la sortie de ce labyrinthe. Fichu jeu.

Chacun s'en tire comme il peut. Jean-Baptiste, lui, s'est retiré. Le 18 mai 2003. Je fichu.

Portable coupé. Injoignable même par lui. Coupé du monde.

J'ai laissé trop de messages à personne sur son répondeur désaffecté.

« Ci-gît l'absent d'une vie pressentie. »

Sa disparition est la chose qui m'aura le plus rapproché de ce type impossible.

Sa façon de s'égarer. Sans crier gare. Sa désertion. Son effondrement.

Sa démission. L'ombre de son moi absenté au cœur des choses.

Je compose des proses instables.
Comme la vie.

Proses de traviole.

Aujourd'hui Jean-Baptiste est seul.
Seul comme Juan B. Comme son double.

Rien d'intermittent comme l'identité. À chacun sa rhapsodie.

Il finit toujours par venir ce jour où l'on n'est plus qu'un homme lézardé par sa propre imposture.

Ne compte peut-être, en chacun, que ce début de vérité qui constitue sa plus abrupte vocation.

Jean-Baptiste. Je n'évoque pas sans trembler vos éclipses.

Vos détours. Les crues de votre existence accrue.

J'aurais voulu savoir dire votre vie sur sa cassure.

Parvenir à m'infiltrer dans votre rêve. Votre rêve inas-souvi dans les voisinages de Van Gogh.

Dépôt légal : février 2008.

N° d'édition : 155554.

N° d'impression : •••••

Imprimé en France.